Ami du Clergé du 22 octobre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les grandes fêtes. — *Pour la Toussaint :* Notre âme chrétienne, 625.
Pour la Dédicace. — I. Nos devoirs comme temples de Dieu, 628.
Conférences à des jeunes gens. — II. Cœur ou raison ? 630.
Pour l'anniversaire de l'Armistice. — Pendant la minute de silence, 632.
Allocutions de mariage. — V. Heureux présages de bonheur, 634.
Les personnages évangéliques. — LXXXIV. Les possédés, 636. — LXXXV. Sainte Marthe, 638.

SERMONS POUR LES GRANDES FÊTES

Pour la Toussaint

NOTRE AME CHRÉTIENNE

Mes frères,

Rarement, au cours de l'année liturgique, nos églises voient s'empresser dans leurs nefs foule aussi nombreuse qu'aujourd'hui. C'est la Toussaint, non pas précisément la fête des morts, si par là nous n'entendions que les âmes du Purgatoire, mais la fête des vivants plutôt, de ceux qui sont entrés dans l'éternelle vie. En tous cas, fête de famille par excellence, puisqu'elle unit magnifiquement, avec son lendemain, les bienheureux du ciel aux habitants de la terre et les uns comme les autres aux âmes souffrantes, encore dans le pays de la douleur mais assurées déjà de l'éternelle récompense.

Or, dites-moi, m. f., si vous êtes ici aussi nombreux, n'est-ce pas parce que vraiment, du fond de votre cœur, vous croyez à cette parole du Christ : « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra » (Jo., xv, 25) ? N'est-ce pas parce que vous croyez à l'immortalité de l'âme, dernier article de votre *Credo :* « Je crois à la vie éternelle » ? Permettez-moi donc, en cette belle fête, d'aviver en vos âmes cette foi plus ou moins endormie, et de vous montrer successivement que vous avez une âme raisonnable, faite à l'image de Dieu, que cette âme a une magnifique destinée, et qu'il faut avant tout songer à son salut.

I. — *Nous avons une âme raisonnable*

Si nous interrogeons l'histoire, nous découvrons facilement qu'à tous les âges et à peu près dans tous les pays, chez toutes les tribus, on a eu le culte des morts : les tombeaux d'Assyrie, les pyramides d'Egypte, et des milliers de monuments, une foule de cérémonies, de gestes, de coutumes attestent ce culte universel. Or, nous savons tous qu'après la mort le corps humain entre aussitôt en décomposition, et à la longue devient de la pourriture et de la poussière, « ce je ne sais quoi, a dit Bossuet, qui n'a plus de nom dans aucune langue. » Est-ce à ces restes misérables que vont exclusivement tant d'honneurs ? Et si vous-mêmes avez fleuri vos tombes, si vous-mêmes vous allez vous incliner devant les croix du cimetière, si vous venez en pèlerinage vous recueillir là où reposent les vôtres, est-ce avec la conviction qu'il ne reste d'eux qu'un peu de poussière au fond d'un tombeau ?

Non, n'est-ce pas ? Si vous êtes ici, c'est parce que vous avez au cœur l'intime conviction qu'ils sont encore des vivants et que votre pensée les rejoint ; et si vous assistez ce matin à la messe, c'est que vous acceptez avec joie l'enseignement de l'Eglise catholique qui vous dit : « Nous sommes tous de la grande famille de Dieu, tous unis dans son amour, appelés à nous retrouver tous un jour dans la maison du Père. » Cette conviction intime que même des années d'indifférence religieuse et d'oubli n'ont pu arracher de votre cœur, vous la partagez avec des millions d'hommes d'hier et d'aujourd'hui. C'est déjà, à mon avis, une première garantie contre l'erreur

Il y en a une autre. Vous comme moi, j'en suis sûr, vous avez conscience, à travers les âges différents, de rester le même individu. Si votre mémoire se reporte au temps de votre jeunesse, c'est vous, vous à vingt ans, à quinze ou à dix ans, vous, jeune homme, jeune fille ou enfant, c'est vous-même et non pas un autre que vous voyez vivre dans vos souvenirs. Si vous avez appris une science, un art, un métier, vous en gardez la connaissance qui croît avec l'exercice. Et quant à votre tempérament, à votre caractère, à vos défauts, à vos penchants bons ou mauvais, vous savez bien que tout cela demeure en vous, et sans grand changement. Pourtant quelques mois suffisent à la transformation totale de votre corps, au remplacement complet de toutes les molécules qui le composent. Pourquoi cette identité permanente dans un tourbillon continuel ? Parce que vous avez une âme qui pense, qui retient, qui aime, une âme où s'enracinent les vertus comme les vices, et qui, elle, est simple et à l'abri de toute transformation, de toute désagrégation, une âme spirituelle et immortelle.

Cette âme, ce n'est point celle de la bête, qui n'a pour se conduire que son seul instinct. La pensée et le raisonnement qui se traduisent par la parole, la distinction du bien et du mal et la moralité, le culte rendu à Dieu, par-dessus tout la liberté, sont les prérogatives de l'âme humaine, qui mettent l'homme incomparablement au-dessus des animaux. Placé en face de deux biens, l'un d'ordre temporel et égoïste comme un bon et joyeux festin, l'autre d'ordre moral et surnaturel comme la charité à un pauvre, l'homme peut choisir, et son choix peut se porter sur le geste charitable qui le prive peut-être d'une place au banquet, mais satisfait son cœur et sanctifie son âme de

chrétien. L'animal, s'il est capable parfois de fournir un dur labeur et de faire preuve d'attachement, voire de dévouement, est par contre bien incapable d'un tel choix, d'un tel raisonnement, d'une telle préférence.

Entre la pierre inerte et immobile et la plante qui croît, fleurit, fructifie et se multiplie par la reproduction, il y a toute la distance du non-vivant au vivant. De la plante, qui ne sent ni ne gémit, à l'animal qui se déplace, qui souffre et témoigne sa satisfaction ou sa souffrance, il y a une nouvelle étape à franchir. D'autre part, entre Dieu, éternel, infini, immuable et l'ange créé, capable d'erreur, de révolte et susceptible d'un châtiment sans fin, il y a un abîme. Entre l'ange, esprit sans corps, à l'intelligence extrêmement puissante, à la volonté forte, et l'homme, à la chair rebelle et coupable, à l'esprit ignorant, à l'âme faible, il y a aussi grande distance. Mais cet homme, ce « petit monde », comme on a dit bien souvent, placé au centre des êtres vivants, réalise en lui la synthèse de la matière et de l'esprit, aussi semblable à Dieu par son âme qu'il est comparable aux animaux par le corps, aussi élevé, dans l'intime de son être, au-dessus de tout ce qui change, qu'il est mêlé, par la vie extérieure et à ne s'en tenir qu'aux apparences, au monde qui évolue et qui passe.

Et voilà pourquoi il est réservé à la race humaine d'avoir des génies, des héros et des saints, ces êtres qui dépassent les autres, chez qui le triomphe de l'esprit sur le corps, de la volonté sur la chair, du cœur sur les passions, affirme, de façon irréfutable, l'absolue transcendance de l'être humain, en un mot l'existence de l'âme.

II. — *Nous avons une âme immortelle*

Je ne veux point m'attarder, m. f., à réfuter devant vous les objections des matérialistes ni à discuter leurs thèses. Partant de ce principe que rien n'existe au delà de ce qui tombe sous les sens, ils nient Dieu et l'âme humaine ; car, disent-ils, nul n a jamais vu Dieu, et l'âme, aucun chirurgien ne l'a jamais découverte. Principe erroné, car il fut un temps où notre monde européen ignorait l'Amérique, faute de vaisseaux et d'explorateurs ; or, cette ignorance changeait-elle quelque chose à la réalité, empêchait-elle l'existence de ce continent ? Des savants ont découvert, à l'aide d'appareils perfectionnés, des couleurs ou des sons que nos sens de la vue et de l'ouïe sont incapables de percevoir. Alors, pourquoi dire : « Je ne crois que ce que je vois, je n'admets que ce qui tombe sous mes sens » ?

Mais je ne m'arrête pas davantage à ces théories, car je sais que tous vous croyez en Dieu ; même si vous avez plus ou moins, hélas ! abandonné le chemin de l'église et oublié prières et religion, vous avez du moins gardé, de vos années de catéchisme, la foi à l'existence de Dieu. Le monde, pas plus qu'une humble maison, n'a pu se faire tout seul, la loi morale n'a pu s'inscrire d'elle-même au fond de l'âme humaine, et celle-ci, spirituelle comme nous l'avons vu, indépendante du corps, n'a pas pu surgir un jour du sein de la matière ; sinon autant dire que le noir est blanc, ou qu'un vivant peut sortir d'un cadavre, au hasard d'une médecine ou d'un cataclysme quelconque.

Mais alors, si vous croyez en Dieu, et si vous croyez avoir une telle âme spirituelle, vous êtes tout prêts à accepter la doctrine de l'Eglise, doctrine qu'elle tient du Christ et de Dieu lui-même, parlant à Moïse sur le mont Sinaï, et qui est la suivante : c'est Dieu qui a créé l'homme et qui, en lui donnant une âme, l'a fait à son image et à sa ressemblance ; et par conséquent l'a rendu capable de connaissance et d'attachement, de pensée, de raisonnement et d'amour et doué de liberté.

J'ai parlé tout à l'heure des génies, des héros et des saints. C'est si vrai que ces êtres, par leur âme, s'élevaient si haut, se rapprochaient tellement de Dieu, que les anciens les prenaient pour des dieux et leur élevaient des temples et des statues. Vraiment, Dieu nous a faits à son image, capables de mener une vie semblable à la sienne ! Quelle dignité ! quel honneur ! Y avez-vous jamais longuement réfléchi, m. f., et comprenez-vous combien s'applique ici le vieux dicton français « noblesse oblige » ?

Mais il y a beaucoup mieux que cela. Qui dit *semblable* en effet, ne dit point *identique*. Tel métal jaune et brillant a l'apparence de l'or, mais n'en est pas, tant s'en faut ; tel paysage accidenté rappelle un peu des sites alpestres, mais cependant n'en a pas la beauté grandiose ; telle copie d'un tableau est vraiment artistique, mais ce n'est point l'original, exécuté par la main du maître qui l'a conçu. De même, notre vie d'hommes, raisonnables et libres, si belle qu'elle soit, si merveilleuse qu'elle apparaisse chez les savants et dans les héros, n'est encore qu'une pâle copie de la vie divine. Dieu a voulu pour l'homme beaucoup mieux que cela.

Cette fois, ce n'est plus la raison qui parle, mais Dieu lui-même ; ce ne sont pas les méditations des philosophes, mais la Révélation qui nous instruit et nous dit : Dieu a voulu faire de nous ses enfants. Quand Jésus, dans l'Evangile, parle de Dieu, il semble ne point connaître d'autre nom pour le désigner que « votre Père céleste, votre Père qui est dans les cieux, » et il le répète si souvent que nous ne sommes plus étonnés quand les apôtres nous parlent : « A tous ceux qui l'ont reçu (il s'agit du Verbe incarné), il a donné puissance de devenir fils de Dieu. » (Jo., I, 12). « Voyez de quel amour le Père nous a aimés, au point que nous soyons appelés et que nous soyons réellement fils de Dieu. » (I Jo., III, 1). « Par l'intermédiaire du Christ, Dieu nous a comblés des dons les plus magnifiques et les plus précieux qui font de nous les participants de la nature divine elle-même. » (II Petr., I, 4). C'est donc une sorte d'adoption divine, puisque ce n'est pas de naissance, mais par le baptême, que nous entrons dans

la famille de Dieu, que nous devenons ses fils. Mais cette adoption nous confère autre chose qu'un nom, elle nous fait participer à la vie même de Dieu.

S. Paul, avec une logique rigoureuse, en tire une conclusion aussi honorable pour nous qu'elle est riche d'espérance : « L'Esprit-Saint rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes fils de Dieu. Si nous sommes fils de Dieu, nous sommes les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ. » (Rom., VIII, 17). Telle est aussi la pensée de S. Jacques (II, 5); tel aussi l'enseignement de S. Pierre (I Petr., III, 22).

Et ne croyez pas que les apôtres ont amplifié ou mal compris les paroles de Jésus, car voici exactement l'enseignement du Maître : « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi, ne meurt pas pour toujours. » (Jo., XI, 25, 26). « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., VI, 55). « Personne ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire; mais celui-là, moi je le ressusciterai au dernier jour. » *(Ibid.*, 44).

Ainsi, non seulement à notre âme est promise une vie éternelle, partage de la gloire et de la récompense du Christ, participation à la vie et au bonheur de Dieu lui-même, que nous verrons « face à face » (I Cor., XIII, 12), « tel qu'il est » (I Jo., III, 2), mais encore cette âme est appelée à reprendre le corps, un temps laissé à la terre, pour l'associer à son ineffable bonheur, et cela pour l'éternité. Telle est notre sublime destinée.

III. — *Nous avons une âme qu'il faut sauver*

Peut-être ce que je viens de vous dire a-t-il déjà donné à réfléchir à plus d'un parmi vous : « Cette âme, capable de si grandes choses, quelle place a-t-elle tenu dans ma vie ? Ai-je écouté sa parole, ses jugements, ses ordres ? Ai-je vécu en homme libre, ou en misérable, livré aux instincts de ma nature, esclave de mes passions et de leurs dérèglements ? Cette âme, si belle au jour de mon baptême, ai-je su lui garder sa robe d'innocence, ou du moins la lui rendre par la Pénitence ? Préoccupé d'assurer la vie éphémère de mon corps, ai-je songé aussi à la vie éternelle de mon âme ? » Acceptez, m. f., que je vous aide dans vos réflexions, et que je vous indique les conclusions nécessaires.

Doués d'une âme raisonnable, nous devons *connaître Dieu*, et pour cela interroger, écouter ceux qui peuvent nous parler de lui ; et comme notre mémoire oublie trop facilement et que nos occupations unies à nos défauts conspirent contre notre foi, nous devons renouveler cette connaissance de temps en temps : réflexions personnelles, lectures, assistance aux prédications, retraite même, tout cela est nécessaire.

Doués d'une âme raisonnable, nous devons *aimer Dieu et le craindre*, d'une crainte toute filiale, deux sentiments qui s'accordent fort bien malgré les apparences, car aimer Dieu vraiment, c'est lui être agréable en tout, c'est lui obéir dans la confiance, c'est éviter tout ce qui peut lui déplaire, c'est n'avoir d'autre crainte que celle permanente de lui faire de la peine. Mais pour aimer Dieu de cette manière il faut se souvenir de ses bienfaits, comprendre son amour, et retremper son cœur dans la charité.

Enfants de Dieu, nous avons l'obligation de *nous tenir en contact avec lui*, et le moyen de garder ce contact, c'est tout d'abord la prière, qui peut prendre diverses formes suivant les circonstances, les sentiments de notre âme et nos obligations chrétiennes : louange ou adoration, remerciement ou action de grâce, demande de pardon, confidence ou requête.

Ne croyez-vous pas, dès lors, qu'une halte par semaine est chose bien nécessaire, exigée par les plus chers intérêts de notre âme ? Ne croyez-vous pas que le dimanche, jour de repos et de prière, faisant trêve aux occupations habituelles, est une excellente institution et que Dieu fut très sage et très bon quand il nous exprima sa volonté sur ce point ? Un jour pour aller à la messe, un jour par semaine pour songer à son âme, est-ce vraiment trop ? Et n'avons-nous pas grand tort de négliger ce moyen de salut que Dieu nous recommande si instamment ? Convenez avec moi, m. f., qu'en désobéissant à ces graves commandements de Dieu, vous faites à votre âme un tort immense et devenez de la sorte les mortels ennemis de votre propre bonheur.

Mais il y a plus grave encore, et il faut bien que je vous le dise. Si haute et si grande que soit sa destinée, l'homme n'en a qu'une. Dieu, et il en avait le droit, ne lui a pas laissé sur ce point la liberté du choix. Tout être humain est appelé à partager le bonheur même de Dieu ; mais si, par sa faute, il manque cette destinée, il n'y aura pour lui aucune compensation, pas de bonheur intermédiaire, comme serait, par exemple, une vie terrestre indéfiniment prolongée ; non, ce sera l'enfer et pour l'éternité.

Or cette *vie éternelle* d'enfant de Dieu commence au baptême et se continue durant toute notre existence, pour s'épanouir pleinement à l'heure de notre glorification Et cette vie, de soi éternelle par sa nature, est cependant sous la menace du péché grave qui l'abolit et qui la tue. Le remède, heureusement, est à côté du mal ; mais encore faut-il savoir s'en servir quand il en est besoin ; vous l'avez deviné : il s'agit de la Pénitence.

Enfin, dans une vie, dans toute vie, si le remède salutaire est généralement une exception, la *nourriture*, par contre, est une nécessité ordinaire. Jésus a préparé à nos âmes l'aliment de la vie surnaturelle dans le mystère de son Eucharistie et de la sainte communion : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., VI,

55). Il faut nourrir notre âme, si nous voulons qu'elle vive à jamais.

* *

Mes frères, êtes vous des vivants ? je veux dire : possédez-vous vraiment, à l'intime de votre cœur, la vraie vie, comme dit S. Paul (I Tim., v, 19), la vie qui est vraiment la vie parce qu'elle échappe éternellement à la mort ? Je vous en prie, posez-vous loyalement la question, car si vous aspirez à la vie éternelle, si vous croyez à votre âme, et si vous voulez lui assurer le bonheur, il faut absolument que vous ayez en vous la vie divine, la vie de la grâce ; et dites de toute votre âme avec Jeanne d'Arc, parlant de l'état de grâce : « Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y garder. » Ainsi soit-il.

POUR LA DÉDICACE

I

NOS DEVOIRS COMME TEMPLES DE DIEU

Nescitis quia templum Dei estis ?
Ignorez-vous que vous êtes les temples de Dieu ? (I Cor., III, 16).

Mes frères,

Quand, tout jeunes encore, nos parents nous ont présentés à l'église, le prêtre, dans les cérémonies du baptême, nous a consacrés à Dieu. Par des signes de croix, par des onctions saintes, il a fait de notre corps le temple saint de Dieu, comme dit S. Paul, et quand l'eau baptismale eut effacé en nous la souillure du péché, la Trinité Sainte est venue prendre possession de cette demeure qui lui était consacrée. Remplis de zèle pour la beauté de la maison de Dieu qu'est l'église, avons-nous autant de soin pour le temple intérieur que nous sommes ? Avons-nous le respect de notre corps et de notre âme ? Règne-t il en nous le silence, fait de paix et de recueillement, qui sied à une demeure sacrée ? Enfin, y offrons-nous, sur l'autel de notre cœur, les sacrifices que Dieu attend et qui se doivent offrir dans un temple ? Arrêtons-nous à chacune de ces trois questions.

I. — *Respect*

Nous avons, nous chrétiens, le respect des choses saintes, des objets consacrés à Dieu, et des images pieuses ; nous nous signons en passant devant l'église, nous saluons les croix au carrefour des chemins, et nous sommes indignés quand nous apprenons qu'ici ou là un sacrilège a été commis ; nous sommes tristement émus et religieusement éprouvés quand on nous raconte les horreurs qui se passent chez nos voisins : églises brûlées, images profanées, monastères incendiés, etc. ; nous ne voudrions pas causer de scandale dans le temple de Dieu, ni le souiller, encore moins le mutiler ou le détruire.

Mais notre corps, et nos membres, qui sont aussi le temple du Saint-Esprit (I Cor., VI, 19), avons-nous pour eux un respect semblable ? Nos yeux savent-ils, sous l'empire de la volonté, se fermer devant les choses qu'il ne faut pas regarder, sur les livres qu'il ne faut pas lire ? Savons-nous, quand il en est besoin, arrêter une conversation qui prend un tour inconvenant ou peu charitable, et si nous ne pouvons rien, avons-nous au moins le courage de nous éloigner ? Notre langue ne parle t-elle jamais contre la charité, contre la vertu, contre l'obéissance, contre l'ordre ? Dans les repas, nous rappelons-nous qu'il faut manger pour vivre et non vivre pour manger, et que si le plaisir qu'on goûte à une bonne table est légitime quand il garde la mesure, il devient péché quand il touche à l'abus ?

Et nos mains, nos bras et nos pieds, à quelles besognes les occupons nous ? Pouvons-nous affirmer qu'ils ne servent jamais la cause du vice, de la méchanceté, de la vengeance ou de l'injustice ? Quels sont les lieux et les personnes que nous fréquentons ? Quels sont nos divertissements ? Où cherchons-nous nos joies et notre repos ?

Et quant à l'esprit, où va le cours de nos pensées ? Quels sujets occupent notre imagination ? Quels souvenirs remontent du fond de notre mémoire ? Quels désirs se font jour en nous, au hasard des circonstances et des rencontres ? Avons-nous, sur tout cela, un contrôle attentif et énergique ? Et notre cœur, ses attaches, ses affections sont-elles à l'abri de tout reproche ?

Mon Dieu, que de choses par où la mort peut entrer dans notre âme, y portant la ruine et la désolation, et vous obligeant à quitter une demeure devenue inhabitable, et combien il avait raison le prophète David quand il disait dans ses psaumes : « Combien de mal l'ennemi a fait dans le sanctuaire ! » (Ps. LXXIII, 3). Il parlait, certes, du temple de Jérusalem, mais, à son insu peut-être, il exprimait si bien le misérable état d'un trop grand nombre d'âmes !

M. f., ayons le culte de notre corps et de notre âme, temple saint de Dieu. Ne les profanons pas, ayons horreur de la boue et de la souillure ; et, pour garder à cette demeure consacrée toute la dignité qu'elle exige, veillons sur notre cœur, sur notre esprit et sur nos sens. Que la beauté de la vertu soit le premier ornement de la « maison de Dieu » que nous sommes !

II. — *Silence et recueillement*

Dans un temple consacré à Dieu, le silence doit régner ; seules la prière, la musique et les hymnes sacrées y ont droit de cité ; nous le savons très bien, et si nous avons quelque chose à dire dans le lieu saint, nous avons soin de le dire à voix basse et le plus brièvement possible. Ce silence qui nous enveloppe aussitôt que nous franchissons le seuil d'une église, il nous rappelle la présence de Dieu, il nous oblige au recueillement, il nous invite à la prière. Et que ferons-nous dans le

lieu saint, sinon prier, ou du moins nous associer aux prières liturgiques ?

Il faudrait que dans notre âme règne aussi le silence et le calme intérieur. Et c'est si rare! D'abord, parce que le milieu où nous vivons peut-être, la société des enfants ou même des grandes personnes qui nous entourent, nous place dans le bruit et l'agitation. Ensuite et surtout, parce que nous entretenons en nous tout un monde de pensées, de désirs et de sentiments qui se heurtent et s'agitent, en sorte que nous sommes bien souvent semblables au lac soulevé par la tempête et qui causa si grand'peur aux apôtres.

Or, le prophète nous dit que « la terre est désolée parce que les hommes manquent de réfléchir. » (Is., LXXVII, 1). Et en effet, nous aurions grand besoin de boire chaque jour à la source d'eau vive de la vérité, car « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Mt., IV, 4). Nous aurions besoin d'entendre la voix paternelle qui, mystérieusement, mais très réellement, instruirait notre âme sur ce qu'il lui importe de savoir. Seulement, « Dieu n'est pas dans l'agitation » (III Rois, XIX, 11), nous dit l'Ecriture, « et c'est dans la solitude et le silence qu'il parle au cœur » et qu'il se fait entendre » (Osée, II, 14).

Faut il, m. f., que nous soyons aveugles et ignorants pour délaisser ce sanctuaire intime de notre âme, au lieu d'y goûter « les suavités de Dieu, » pour y admettre nombre d'intrus qui n'ont rien à y faire et qui viennent en troubler la paix! Il ferait si bon réchauffer son cœur au foyer de l'amour, éclairer son esprit au flambeau de la vérité, oublier le monde avec ses scandales et ses malices et s'abandonner, comme Marie, à la douceur d'être aux pieds du Seigneur et d'écouter sa parole! Demandons à Dieu de nous faire bien comprendre l'inestimable valeur du silence.

« Mais, direz-vous, est-ce possible, avec nos occupations et notre existence au milieu du monde, est-ce possible d'écouter Dieu, de lui tenir compagnie ? Pouvons-nous, comme les moines et les religieuses, consacrer de longues heures à la prière? Avons-nous le droit de négliger nos travaux et nos devoirs d'état, pour nous asseoir, comme Marie, fût-ce aux pieds du Maître ? » Quelques âmes diront peut-être : « Ce serait une joie pour nous, une récréation bien douce de pouvoir faire une halte quotidienne à l'église, auprès du Saint-Sacrement ; mais, à notre grand regret, nous n'en trouvons ni le temps, ni la liberté. »

M. f., ce n'est pas à l'église que je vous demande quelques instants de recueillement, mais chez vous, dans le temple intérieur de votre âme, où Dieu habite, si vous êtes en état de grâce. Vos mains sont occupées, soit, mais votre esprit ? N'y a-t-il pas des besognes, des allées et venues qui ne demandent aucune attention et au cours desquelles notre pensée pourrait s'envoler vers Dieu ? L'inconvénient, c'est qu'il nous manque le silence habituel : c'est la multitude de nos désirs et le dérèglement de nos passions, c'est l'agitation intérieure qui nous ressaisit dès qu'autour de nous un peu de calme se fait.

Pourtant, il y aurait un moyen de garder ce silence intérieur, ou du moins de le conquérir : ce serait de conformer notre vie à cet avertissement de Jésus : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » (Mt., VI, 33). Ce qui veut dire : Ayez souci d'abord et avant tout de votre âme et de son salut, assurez-vous que vous êtes dans l'amitié divine et que vous suivez le droit chemin, faites-vous un sage règlement de vie conforme à la volonté de Dieu et à vos devoirs d'état; cela fait, marchez votre chemin et n'écoutez plus que la voix de la confiance; Dieu se charge du reste. Alors ce sera la tranquillité dans l'ordre, ce sera la paix, et dans votre âme vous goûterez les joies de l'intimité divine.

III. — *Prière et sacrifice*

Le temple, c'est le lieu du sacrifice et de la louange, vous le savez bien, m. f., vous qui ne venez guère ici que pour assister au saint sacrifice de la messe ; et le centre de l'église, vers quoi convergent tous les regards, c'est l'autel où Jésus continue l'oblation du Calvaire. Maisons de Dieu où il ferait si bon vivre dans le recueillement, si nous savions comprendre, nous sommes aussi des temples où doit se dérouler une pieuse liturgie.

Le baptême en effet qui nous a unis au Christ, un peu comme la greffe unit la branche au cep, pour employer la comparaison de Jésus lui même, nous a rendus tous participants de son sacerdoce. Et dès lors, chacun pour notre part, sur l'autel de notre cœur, nous avons à présenter à Dieu un hommage de louange, une oblation de reconnaissance, un sacrifice d'expiation joint à nos prières de demande. Rien de plus naturel d'ailleurs et de plus simple que ce devoir de chrétien.

Dans nos plus humbles occupations, nous sommes les collaborateurs de Dieu, au service d'une grande et noble cause ; collaborateurs : car nous travaillons la terre, nous utilisons les éléments, nous transformons les produits du sol que Dieu a créés ; au service d'une grande cause : car le but que Dieu s'est proposé fut de nourrir l'humanité, tout en l'acheminant vers sa destinée qui est son bonheur éternel. Ainsi, tandis que les cieux chantent la gloire de Dieu, que les lignes et les couleurs nous offrent comme un reflet de la beauté divine, que les êtres sans raison obéissent aux lois de la création et de leur instinct, l'homme, par son travail intelligent et libre, poursuit un plan divin, réalise une idée divine et ainsi loue Dieu à sa manière qui est la plus excellente.

Mais encore faut il pour cela qu'il élève son esprit et sa pensée vers le ciel, qu'il fasse l'offrande de son labeur, qu'il s'adapte aux dispositions de la Providence, sans défiance comme sans murmure. S'il s'élève jusque-là, sa vie prend aussitôt un sens tout différent : c'est vraiment une vie

humaine; mieux que cela : c'est la vie d'un fils de Dieu, qui voit dans son devoir de chaque jour la part de la tâche commune que le Père lui a confiée, pour le bien de la famille tout entière.

Et comme cette tâche comporte ses efforts pénibles, ses déceptions et ses revers, pour tous, malgré les modalités diverses, il y a place pour le sacrifice à côté de la louange, pour le sacrifice qui expie, qui répare et libère de la servitude des passions. Si humbles travailleurs que vous soyez, comme vous pourriez être grands mes frères, si vous vouliez comprendre, à la lumière de votre foi, et sous l'influence de la divine grâce, ce que vous pouvez faire de votre vie !

* *

Qui de nous n'a senti et goûté dans sa vie la douceur du foyer familial, quand tout le monde est là, que l'aisance est assurée et qu'on s'aime bien tous ensemble ? C'est cela, mais en plus beau, que Dieu vous offre, c'est à cela qu'il vous appelle, dans le sanctuaire intime de votre âme où il veut vivre familièrement avec vous, inaugurant dès ici-bas l'éternelle et ineffable union du ciel. Voyez donc, m. f., si vous voulez continuer votre vie dissipée, misérable peut-être, ou au contraire rentrer dans le recueillement et la douce paix de la maison intérieure où Dieu vous attend. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES A DES JEUNES GENS

II

CŒUR OU RAISON ?

Mes chers amis,

L'homme sent, souffre et pleure, avons-nous dit dans notre première Causerie; le travail lui coûte, la douleur l'étreint, et pas seulement la souffrance physique, mais encore l'épreuve morale : le mépris, la calomnie, l'ingratitude, la haine. Sous cette étreinte, il gémit, il se cabre, il se révolte, à moins que, par la force du caractère, — et la grâce divine, — il ne se soumette avec douceur à la loi de la souffrance. Tous les hommes, qu'ils aient ou non la foi, qu'ils habitent les hautes sphères de la pensée ou se livrent aux plus humbles travaux manuels, tous se rencontrent là : sur le terrain de la douleur. Et s'ils souffrent ainsi, c'est qu'en dépit de leur athéisme, ou de leurs gestes monotones et répétés, ils ont une âme libre, faite à l'image de Dieu.

I. — *Les égarements du cœur*

Un nouveau problème se pose dès lors : est-ce le cœur, sensible à la peine mais aussi à la joie, qui doit gouverner notre activité, nos sentiments et notre conduite, ou est-ce la raison qui doit nous dicter notre devoir et nous aider à le réaliser ? L'homme n'est pas une machine : il se sent vivre et agir; son action personnelle, celle de ses frères retentit en son cœur par une sensation de douleur ou de joie; telle chose lui fait mal, lui cause tristesse et ennui, le porte au découragement; telle autre lui procure une intime satisfaction, épanouit son âme dans l'allégresse, dilate son cœur dans l'enthousiasme.

Et pratiquement, pour beaucoup, la vie mobile et changeante a pour fondement ces impressions fugitives et variées que font naître en la sensibilité les événements, les personnes et les choses. Une personne nous plaît : les traits de son visage, la douceur de sa voix, le charme de sa conversation nous attirent et lui gagnent nos sympathies; nous sommes alors tout disposés à fermer les yeux sur ses défauts, ou à les excuser, à lui attribuer toutes les qualités, à lui apporter tous nos dévouements, à lui consentir de nombreux sacrifices.

Mais le cœur humain est changeant, les amitiés humaines sont fragiles ; un souffle, un rien, un coup d'épingle dont la sensibilité fait un coup mortel, vient changer nos dispositions. Et, par une surprenante volte-face, nous accablons parfois de critiques et de reproches celui ou celle qui avait auparavant toutes les qualités ; nous partagions autrefois leurs peines et leurs joies, maintenant leurs épreuves nous réjouissent et leurs succès excitent notre jalousie.

S'agit-il de porter un jugement sur un événement ? Nous sommes capables d'en dire beaucoup de mal aujourd'hui, s'il paraît menacer notre tranquillité et notre bonheur personnel, d'en faire beaucoup d'éloges demain si demain il nous sert et nous avantage. Faut-il apprécier un fait ? Il est juste et bon, si notre égoïsme y gagne ; il est condamnable et odieux, si nous y perdons, dût le bien commun y gagner beaucoup.

Avons-nous à apprécier la conduite de quelqu'un ? Il est excusable si c'est un de nos amis, si sa faute nous profite, si nous imitons ses égarements ; au contraire, il est couvert de sarcasmes et accusé d'hypocrisie et autres défauts s'il a le malheur, par sa vertu, de diminuer notre prestige, de faire ressortir nos imperfections, de gagner les sympathies de nos amis.

S'agit-il, pour un jeune homme, de fonder un foyer ? Volontiers il choisira pour épouse la jeune fille qui lui plaît, c'est-à-dire qui a touché son cœur et flatté sa sensibilité par des attraits extérieurs ; par contre, il négligera celle qui a moins de charmes physiques, mais les vraies qualités du cœur et de l'âme, l'amour pur et dévoué, l'esprit de sacrifice et d'économie, l'amour du devoir et la foi. Triste égarement que le cœur trop sensible paiera cher peut-être, mais que des innocents pourront bien payer avec lui, sinon pour lui.

Un proverbe de philosophie déclare : « Chacun juge d'après ses sentiments » C'est vrai, et ce qu'il y a d'aussi vrai et de plus dangereux, c'est qu'ensuite chacun parle et se conduit d'après ses jugements et ses idées. Et selon que les événements s'inscrivent diversement en notre cœur humain,

diverses aussi sont nos réactions, diverses notre conduite et notre vie.

Veuillez vous interroger, mes chers amis, examiner sérieusement les raisons qui vous font agir ; répondez ensuite loyalement, et vous verrez que ces raisons ne sont autres que les dispositions mobiles et changeantes de votre cœur. C'est vrai que souvent le travail et le devoir commandent et qu'il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, que nous sommes loin par conséquent de faire toujours ce qui nous plaît. Pourtant, les occasions ne manquent pas de prêter une oreille trop docile aux suggestions du sentiment.

Or, est-ce juste, est-ce bien ainsi ? Pouvons-nous adopter cette règle de conduite comme vraiment digne d'un homme de caractère, et à plus forte raison d'un chrétien ? Pouvons-nous servir Dieu selon les caprices du cœur, manquer à nos engagements les plus sacrés, renier les amitiés les plus solides, en prendre et en laisser avec le devoir, travailler irrégulièrement et sans discipline, etc., etc. ? Non, n'est-ce pas ? Et pourtant, voilà à quoi nous serions tous les jours exposés si nous n'écoutions que notre sensibilité et notre cœur.

II. — *La sagesse de la raison*

Il nous faut donc chercher autre chose pour règle de conduite. Aussi bien la vie n'est pas une partie de plaisir, en laquelle il nous serait loisible de goûter à toutes les satisfactions, et, pour employer une expression courante, de tuer le temps à notre guise. La vie est une lutte à soutenir, elle est une œuvre constructive qui n'avance que lentement, elle est une conquête méthodique et progressive de soi et du ciel : toutes choses qui ne peuvent être l'effet du hasard ni du caprice.

Qui veut la victoire ne peut se jeter dans la mêlée sans préparation, se livrer aux inspirations du moment, multiplier les essais et les expériences successives ; il y a un art de la guerre qu'il faut connaître, des règles qu'il faut suivre, des plans qu'il faut mûrir, une tactique à observer pour mettre les chances de son côté. Et que diriez-vous de l'entrepreneur qui mettrait à l'œuvre ses ouvriers sans savoir lui-même ce qu'il doit construire ; usine ou château, villa ou ferme, magasin ou hôtel ? Qui donc élèverait des murs sans connaître le plan de l'édifice, sans prévoir la place des portes et des fenêtres ? Ou bien qui, tous les huit jours, jetterait bas ou abandonnerait ce qu'il a commencé pour le reprendre ailleurs ou le faire autrement, sans jamais rien achever ?

Or, dresser un plan, établir un programme, c'est l'œuvre de la raison. C'est donc à la raison qu'il faut nous adresser pour avoir une sage et prudente règle de conduite. Le cœur, en effet, a deux défauts qui se tiennent et pratiquement ne font qu'un : il est aveugle et il ignore la mesure, en sorte qu'il s'égare facilement et parfois même s'éloigne fort du droit chemin ; la raison au contraire est lumineuse, elle s'efforce de juger toute chose sans partialité, et elle est juste, rendant à chacun son dû.

La raison est prudente ; elle réfléchit, examine, compare, pèse soigneusement le pour et le contre ; elle prend, avant de décider et d'agir, toutes ses garanties ; elle ne s'en remet pas à ses idées personnelles, mais recherche l'enseignement, les conseils de l'expérience et de l'autorité ; elle est préoccupée, non de ce qui plaît à la sensibilité, mais de ce qui est vrai, juste et bon. Avouons qu'elle n'est pas infaillible ; mais il est rare qu'elle ait à revenir sur une chose qu'elle a mûrement étudiée. Aussi l'homme qui la consulte et lui obéit n'est point une de ces girouettes dont parlait déjà S. Paul, incapables de tout travail sérieux et sur qui nul ne peut compter ; elle dirige l'activité humaine selon un plan précis, et mûri, qui évite les pertes de temps, les gaspillages de forces, de ressources et d'énergies.

Quand la raison a nettement tracé son programme, précisé les étapes et les modes de son action, elle décide et elle commande. Certes, on pourrait, sans s'éloigner du vrai et du bien, concevoir un autre plan, suivre d'autres chemins, employer d'autres méthodes, pour aboutir au même résultat. Il y a bien des façons de gagner sa vie, et les saints sont parvenus au ciel par des voies bien différentes. Mais il faut savoir se borner ; et le changement perpétuel n'a jamais eu d'heureux résultats. « Pierre qui roule n'amasse pas mousse, » dit le proverbe avec juste raison, et encore : « Qui trop embrasse, mal étreint. »

Quand l'intelligence a établi son programme sage et raisonnable, adapté aux conditions de vie, aux devoirs, aux dispositions intimes de l'individu, la volonté applique à sa réalisation, constamment et persévéramment, toutes les énergies de l'âme.

Et c'est alors que rentrent en scène le cœur et ses passions. Si l'intelligence est tant soi peu habile, elle saura présenter le devoir sous son côté le plus attrayant ; elle saura le faire aimer et se ménagera ainsi la précieuse collaboration de l'amour. Je dis précieuse collaboration, car on désire ce que l'on aime, on cherche ce que l'on désire, et l'on trouve avec joie ce qu'on a longtemps et patiemment cherché ; ou, pour parler comme S. Augustin, « là où l'on aime, le travail ne coûte pas, ou s'il y a fatigue et labeur, on aime ce labeur. »

Voyez en effet, dans l'histoire, voyez même autour de vous : les grands cœurs, ou se sont égarés et sont tombés dans de grossières erreurs et inconduites, ou se sont mis au service d'une grande cause et ont fait des merveilles. Un S. Vincent de Paul, un S. Curé d'Ars, un S. Jean Bosco, un cardinal Mercier, un Père de Foucauld : voilà des grands cœurs, des âmes riches et ardentes ; mises au service de la raison et de la foi, ces richesses ont connu un plein épanouissement et une étonnante fécondité.

* *

« Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas, » a dit Pascal. C'est très vrai; mais rassurez-vous : la raison n'est pas un tyran ; en dirigeant l'activité du cœur, elle n'entend pas l'étouffer, mais seulement, en la guidant, lui assurer son maximum de rendement. Aussi cette orientation étant donnée, le cœur pourra consacrer à sa tâche une ardeur, un enthousiasme que la froide raison ne comprendra pas; il n'y aura là aucun inconvénient. L'inconvénient serait seulement de mettre, comme on dit bien souvent, « la charrue devant les bœufs » : ceux-ci tirent la charrue qui trace le sillon, mais c'est le laboureur qui les conduit l'un et l'autre. Ainsi l'amour est une force dont le cœur est le foyer, mais c'est à la raison de guider et d'utiliser cette force, comme c'est au mécanicien de discipliner et d'utiliser la vapeur et au chauffeur de conduire sa voiture.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

PENDANT LA MINUTE DE SILENCE

Mes frères,

En cette fête du souvenir, il est de tradition de s'incliner pieusement devant le monument aux morts de la Grande Guerre, et d'observer une minute de silence. Où vont à ce moment les pensées de tous ceux qui se taisent et semblent se recueillir ? Songeons charitablement que tous ont un souvenir pour nos héros tombés au champ d'honneur. Mais ce ne serait pas un jugement téméraire, je crois, de supposer que cette minute paraît bien longue à plus d'un assistant.

Vous, m. f., qui êtes venus en chrétiens assister au saint sacrifice, voulez-vous que je vous suggère quelques pensées qui occuperont, en la débordant, votre minute de silence et qui lui donneront tout son sens et toute sa beauté ?

I. — *Souvenir*

Et tout d'abord, souvenons-nous. C'était, il y a vingt ans environ, un peu plus ou un peu moins, sur le front de Verdun, de la Somme ou ailleurs ; c'était la guerre, qui se prolongeait indéfiniment; c'était le bombardement dans la nuit, un enfer; c'était l'assaut, les bombes et les obus, les mitrailleuses et les grenades; c'était les nuits sans sommeil dans les tranchées boueuses; et par dessus tout cela, comme un oiseau terrible, planait la mort qui fauchait les hommes. Mais qu'ai-je besoin d'insister ? Vous tous qui avez vécu ces heures, que dis-je, ces années douloureuses, vous avez encore la vision nette de choses qu'on n'oublie pas. Mais c'est pour les autres que j'évoque ces champs de bataille où sont tombés, où dorment encore peut-être, ceux que nous honorons aujourd'hui.

Souvenons-nous *avec admiration*, car, autour de vous et comme vous, anciens combattants, ils ont été des héros, c'est-à-dire des hommes au grand cœur, à l'âme forte et énergique, n'ayant peur ni du labeur, ni du danger, ni de la mort. Et notre siècle, en dehors de ces heures de tourmente, nous a tellement habitués à voir s'étaler l'égoïsme, la lâcheté et la peur de l'effort et des responsabilités, qu'il faut saluer bien bas les forts et les vaillants, qu'il faut placer leur exemple sur un piédestal pour le proposer à l'imitation de tous. Morts ou vivants, qui nous avez donné de près ou de loin, ce spectacle réconfortant, nous vous disons, du fond du cœur, notre profonde admiration !

Souvenons-nous *avec émotion*, car, si nous avons au cœur un peu de pitié pour la souffrance humaine, si nous gardons à nos frères et à nos anciens qui sont tombés l'affection que nous leur avons vouée autrefois, leur souvenir doit toucher notre cœur et y faire vibrer les cordes sensibles. Ils ont souffert, ils ont été fauchés par la mort en pleine jeunesse ou en pleine force ; beaucoup ont eu le temps de se voir mourir et d'endurer pour cela d'horribles tortures physiques, s'ajoutant à la douleur morale de dire trop tôt adieu à la vie, à leur famille. N'ayons pas, à ce souvenir, le cœur froid et sec; par la pensée, penchons-nous vers eux comme nous aurions voulu le faire quand ils faisaient le sacrifice de leur vie.

Souvenons-nous *avec reconnaissance*, car c'est à eux, à leur sang versé, que nous devons déjà dix-huit années de paix. En effet, depuis que le Christ a sauvé le monde en mourant sur la Croix, le sang expie et sauve, la mort devient source de vie, le sacrifice des uns assure la paix des autres. Jeanne d'Arc, la Sainte nationale par excellence, n'a-t-elle pas mis le sceau à son œuvre de salut, quand elle acheva sa mission sur le bûcher de Rouen ? C'est avec leur sang que nos héros nous ont acheté la paix. Sachons nous en souvenir avec reconnaissance.

Et disons-nous surtout que l'hommage de ce souvenir rejoint vraiment ceux dont le corps repose en terre, mais dont l'âme continue de vivre, de nous connaître, de nous aimer.

II. — *Réflexion*

Le silence ne prête pas seulement au souvenir, mais encore à la réflexion, et puisque ce jour nous a reportés à vingt ans en arrière, profitons-en pour nous poser une question. Car, hélas ! les temps où nous vivons sont troubles et incertains, et comme le poète, nous pouvons dire : « De quoi demain sera-t-il fait ? » Il n'est donc pas inutile de nous demander : Pourquoi y a-t-il eu, et probablement y aura-t-il encore des guerres ? « Fatalité, » diront les uns ; mot qui n'explique rien, mais qui clôt toute discussion. « Mystère, » diront les autres. Eclaircissons un peu ce mystère, voulez-vous, avec l'aide de notre raison et de notre foi.

Et tout d'abord, nous n'admettons pas la fatalité. Ce serait avouer que nous sommes absolument

impuissants à écarter un fléau, qu'aucune force ne peut intervenir pour l'empêcher, et que s'il devait venir et nous emporter, nous ne serions bientôt plus qu'un peu de poussière au fond d'un tombeau et rien de plus. Notre raison et notre foi s'insurgent ensemble contre une telle pensée et nous crient, d'un commun accord, qu'il y a pour l'âme une survie après la mort, et qu'il est au ciel un Dieu créateur qui a tout fait de rien et à qui tout est soumis, les hommes comme les événements.

« Mais alors, direz-vous, le mystère s'épaissit au lieu de s'éclaircir, car vous aboutissez à dire : Si des fléaux nous atteignent et nous brisent, c'est par la volonté de Dieu ! Alors nous ne comprenons plus, car enfin ce Dieu, on le dit bon et miséricordieux. » — Et moi je vous dis : en effet, Dieu permet des calamités qu'il pourrait empêcher. Jésus un jour a nourri plus de cinq mille personnes avec quelques pains, et la grâce divine, s'emparant d'un persécuteur qui ne respirait que meurtre et carnage, en a fait le plus ardent, le plus grand des apôtres. Dieu peut, à tout instant, arrêter le cours des événements, confondre les méchants, bouleverser leurs plans et changer les hommes comme il lui plaît. Mais de telles interventions, en dehors des lois de la nature, nous les appelons miracles, et Dieu n'est pas obligé de faire des miracles pour réparer les erreurs des hommes.

Car, m. f., la plupart des cataclysmes sont le résultat de la haine, de l'ambition, de l'imprudence, des passions humaines. C'est l'homme qui, malgré les avertissements et les lois de Dieu, avertissements qu'il méprise, lois qu'il transgresse, c'est l'homme qui s'engage dans le chemin de l'erreur, et c'est sa faute, sa très grande faute, s'il se voit, trop tard, hélas ! acculé au précipice et à la catastrophe. Mérite-t-il que Dieu fasse un miracle ? Et si Dieu, à votre avis, doit intervenir ainsi miraculeusement, ne voyez-vous pas que ce sera à recommencer tous les jours et que Dieu alors encouragera les transgresseurs à mépriser son autorité ? Non, non, il faut que justice se fasse, et la sanction naîtra de la faute elle-même, sans que Dieu ait à intervenir pour infliger une punition ; il n'aura, pour satisfaire la justice et sauver le coupable s'il est repentant, qu'à laisser aller les choses.

« Mais, direz-vous, tout serait fort bien si les coupables seuls expiaient leurs délits ; mais outre que parfois ils échapperont au cataclysme qu'ils ont déchaîné, ce seront des innocents qui paieront pour eux. » — C'est vrai, et vous avez en partie raison. Mais le Christ, qui le premier a payé pour les coupables, n'était-il pas innocent ? Je le répète : la Rédemption est un mystère d'amour qui se continue jusqu'à la fin du monde ; le sang des justes expie pour les coupables. Mais rassurez-vous, m. f., ce n'est pas en vain que Dieu demande à ces justes un tel sacrifice ; associés à la Passion du Christ, ils auront part à sa gloire.

Toutefois, quoi que vous en pensiez, ces justes qui ne sont nullement coupables et donc ne méritent aucun châtiment, sont rares. Les autres ont parfois besoin de l'épreuve pour revenir à Dieu et sauver leur âme. Durant la dernière guerre, vous en avez été témoins, anciens combattants, combien ont reçu les sacrements et ont retrouvé le droit chemin ! Depuis, s'ils sont revenus, ont-ils persévéré ? et si de nouveau ils ont abandonné le Dieu de leur Première Communion, le retrouveront-ils sans le secours de l'épreuve ? Dieu sait tirer le bien du mal, et quand nos erreurs et nos fautes nous ont conduits au châtiment, il laisse aller les choses parce que, dans sa toute-puissance et dans son amour, du mal lui-même il fera naître le remède pour notre salut.

III. — *Prière et résolutions*

Ainsi donc notre sort est entre les mains de Dieu, et pourtant, dussé-je vous étonner, je déclare : notre sort est quasi entre nos mains, et voici qui va à l'encontre de la fatalité. Comment cela ? Par la prière et par la pénitence. Ecoutez cette histoire tirée de la Bible :

Dieu envoie Jonas prêcher la pénitence à la grande ville de Ninive et il fait dire à son prophète : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » Mais entendant cette parole, le roi descend de son trône, revêt des habits de pénitent, se livre au jeûne et à la prière qu'il prescrit à tout son peuple, en disant : « Qui sait si Dieu n'aura pas pitié en sorte qu'il pardonne et nous épargne la ruine ? » Et Dieu voit leur repentir et leur pénitence, et ne met point ses menaces à exécution. (Jonas, III).

Ecoutez maintenant cette autre histoire, tirée de l'Evangile :

Jésus étant monté avec ses apôtres dans la barque de Pierre, s'est éloigné de terre et a gagné le large ; et voici que le vent s'élève, les vagues se dressent menaçantes et les apôtres ont grand' peur, cependant que Jésus dort d'un sommeil profond. Ils le réveillent, tout émus et tremblants, lui disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Jésus se lève et leur dit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? » Puis il commande à la mer et aux vents et il se fait un grand calme. (Mt., VIII, 23-26).

Que craignez-vous, hommes de peu de foi ? C'est presque un reproche et pourtant, s'ils ont appelé au secours, s'ils ont réveillé le Maître, c'est qu'ils croyaient à sa toute-puissance divine, c'est donc qu'ils avaient la foi. Aussi bien, Jésus ne les accuse pas d'en manquer, mais d'en avoir peu. Ils n'auraient même pas dû trembler, leur foi aurait dû leur épargner même la peur, leur disant que dans son sommeil, le Fils de Dieu connaissait leur péril et ne les abandonnait pas.

Nous pouvons donc et nous devons prier avec confiance. Le ferez-vous, convaincus que c'est là le plus sûr moyen de garder la paix ? Prenez en la résolution, je vous en conjure. Mais ce n'est

pas tout encore : si vous vous obstiniez à méconnaître Dieu et ses droits, si vous ne vouliez pas revenir dans le droit chemin, vous forceriez Dieu, en quelque sorte, à vous éprouver pour que, sous l'étreinte de la douleur, vous criiez enfin : « Grâce, pardon ! » Et songez que, si par vos égarements persistants vous forciez Dieu à laisser venir l'épreuve, c'est vous-mêmes qui condamneriez les innocents à payer pour vous. Voyez si vous voulez prendre une telle responsabilité... Par contre, en retrouvant le chemin du devoir, vous assurerez à vos enfants, à vos épouses, à vos parents, la miséricorde divine qui les épargnera comme vous. Les aimerez-vous assez pour leur mériter semblable faveur ? Oui, m. f., j'en suis sûr. Alors, prenez les résolutions qui s'imposent. Encore une fois, par la prière et la pénitence, votre sort et celui des vôtres est entre vos mains. Il sera ce que vous l'aurez fait.

* *

Cette paix que nos morts nous ont achetée et qu'ils ont payée de leur sang, si elle est aujourd'hui boiteuse et instable, c'est notre faute à tous. Car, c'est la vérité et la clarté du jugement, c'est la force d'âme et l'énergie du caractère, c'est la charité surtout qui font les hommes forts et vaillants, et ce sont les vaillants qui font les nations fortes, et la force unie à la charité, c'est la paix, car la force impose le respect et la charité empêche l'ambition et la haine ; l'une écarte l'agresseur et l'autre interdit l'agression. Mais c'est encore à l'école du Christ, sur les bancs du catéchisme et dans l'obéissance aux commandements de Dieu que se forgent les volontés énergiques et les grands cœurs. Avons-nous été ces vaillants, ces forts, ces généreux ? Oui ? Eh bien ! continuons. Non ? En ce cas, faisons notre *mea culpa,* et prenons la résolution de changer. Et alors nous pourrons rendre hommage à nos morts, notre minute de silence aura toute sa valeur, car ils verront de là-haut que nous estimons l'héritage de paix qu'il nous ont laissé, et que par notre vaillance leur sacrifice portera ses fruits. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

V

HEUREUX PRÉSAGES DE BONHEUR

Mes chers amis,

Le jour qui avait trop tardé au gré de vos légitimes désirs, s'est levé maintenant plus prompt que n'osaient l'attendre vos espoirs : vous allez pouvoir sceller tout à l'heure et à jamais votre union conjugale.

Il vous a semblé que je ne saurais rester indifférent à cet acte capital de votre vie; c'est pourquoi vous m'avez sollicité de présider à vos serments. Je n'ai pas besoin de vous exprimer combien je suis sensible à cette attention délicate, et quelle grande joie j'éprouve de répondre à votre appel.

Mais puisque les circonstances vous ont engagés à restreindre la solennité aux proportions d'une fête tout intime, je me contenterai d'interpréter les sentiments de ceux qui vous assistent en cette grave conjoncture, et je vous dirai simplement que tous ici nous avons pleine confiance dans le bonheur de votre mariage.

I

Tout d'abord, n'est-il pas permis de reconnaître, dans la longue connaissance que vous avez l'un de l'autre, un présage favorable pour l'avenir de votre union ?

D'ordinaire, les chemins qui aboutissent à la rencontre du mariage, partent d'origines imprévues, parfois même ils paraissent suivre des directions entièrement opposées. Et, vous le comprenez, je ne viens pas soutenir que ce soit là un obstacle à la bonne entente des époux ; je veux seulement observer qu'il en aura été tout différemment pour vous.

En effet, aussi loin que vos souvenirs, bien jeunes encore d'ailleurs, peuvent remonter dans le passé, vous apercevez que vos deux familles entretiennent déjà les plus agréables relations. Pour ma part, je me rappelle nettement vous avoir vus tout petits, prenant ensemble vos ébats sous les yeux de vos parents, soit dans l'enceinte d'une maison qui vous reste toujours chère, soit parmi la verdure des boqueteaux et des prairies qui conduisent aux bords reposants de notre grand fleuve. C'est alors, je veux le croire, que s'établit entre vous le premier courant de sympathie. Depuis, vous avez grandi, et la fidélité réciproque de vos deux familles vous a procuré de nombreuses occasions de vous retrouver ; vous vous êtes sentis attirés de plus en plus l'un vers l'autre, jusqu'au jour où s'est affirmé un sentiment plus fort et définitif : celui qui, avec la bénédiction de Dieu, va faire de vous des époux.

Ainsi. vous n'ignorez pas qui vous êtes, comme il pourrait se faire après quelque entrevue fugitive ; vous savez de date ancienne quel est le caractère de chacun de vous, vous avez apprécié les ressources d'esprit et de cœur que vous allez mettre en commun au profit de votre foyer. En un mot, si jusqu'ici vos deux vies se sont poursuivies parallèles, elles n'auront pas grand'peine — quoique les sciences prétendent le contraire — à se fondre en une seule, selon la parole de l'Ecriture : « Ils seront deux dans une seule chair. »

Nous estimons qu'il y a là pour vous un sérieux avantage ; nous aimons à y voir un premier et précieux gage de bonheur.

II

L'éducation que vous avez reçue nous est un autre motif d'avoir confiance dans le bonheur de votre mariage.

Si votre enfance s'est écoulée d'abord dans la très douce chaleur des tendresses familiales, il fallut pourtant un jour plus directement pourvoir à votre formation intellectuelle et morale, et du-

rant quelques années vous avez vécu hors du milieu qui était le vôtre.

Vous n'attendez pas de moi que je rappelle en ce moment à votre mémoire les maisons qui vous ont abrités alors, ni les maîtres et maîtresses expérimentés qui vous ont consacré leurs soins. En dépit de certains aspects qui demeurent parfois moroses, ces années insoucieuses sont certainement pour vous, comme pour tous, de toujours douce souvenance.

Remerciez donc ceux à qui vous devez ce grand bienfait : car vous avez entendu en ces temps-là d'utiles leçons, vous avez reçu d'excellents principes. On vous a appris que la vie ne saurait s'expliquer sans l'intervention de Dieu, et qu'il faut faire sa place dans votre existence à Celui qui doit un jour vous en demander compte. On vous a appris que le plaisir est chose trop éphémère pour constituer le but de vos actes, et que les satisfactions les plus vraies sont celles de la conscience. On vous a appris encore que c'est une égale illusion de placer le bonheur en dehors de la vertu et la vertu en dehors du bonheur. Pour tout dire, on s'est efforcé, depuis vos premières années, de vous inculquer le sens du devoir.

J'en suis sûr, vous avez profité déjà de ces importantes instructions. Laissez-moi vous déclarer qu'elles vous seront encore plus nécessaires dans la carrière où vous entrez aujourd'hui.

Aussi bien, je me garderai d'insister plus longuement sur ce point. Je vous connais assez pour savoir que vous êtes vraiment résolus à faire passer toujours avant tout le devoir, à donner toujours l'exemple du devoir, tant dans l'ordre des obligations naturelles que dans le domaine de la vie chrétienne.

Ce bon exemple, vous le donnerez surtout à votre foyer. Lorsque de vous, comme de l'arbre la fleur et le fruit, se détacheront d'autres personnes humaines, qui viendront ajouter aux charmes de votre intimité, en même temps qu'ils seront les héritiers de votre sang, vous voudrez assurer à vos enfants tous les grands enseignements dont vous avez bénéficié vous-mêmes. De la sorte, vous établirez une de ces familles qui sont la force de notre société et l'honneur de notre religion, et tout ensemble vous constaterez, quelles que soient les difficultés de votre route, qu'on peut et qu'on doit être heureux en faisant son devoir.

III

Permettez-moi d'ajouter un dernier mot. Votre préparation au mariage serait demeurée incomplète, si votre jeunesse n'avait été marquée déjà du sceau de l'épreuve.

Je ne parle pas de cette crise — comme on dit — qui paraît s'étendre fort loin et qui accable le monde de toutes sortes de difficultés et de misères. Il n'en est guère qui puissent se flatter d'échapper à ses atteintes. Et j'imagine que les jeunes gens de votre âge, s'ils veulent réfléchir, en sortiront avec une maturité de caractère dont l'influence retentira sur toute leur existence.

N'eussent été ces pénibles circonstances, vous n'en auriez pas moins connu la souffrance ; vous auriez senti la plus dure des douleurs humaines, je veux dire la séparation.

Lorsque je porte mes regards autour de vous, je remarque, hélas ! de cruelles absences. Depuis quelques années, les vides se sont multipliés parmi ceux qui vous étaient le plus chers.

Vous me reprocheriez, n'est-il pas vrai, de ne pas évoquer à cette heure, au moins d'un mot, le souvenir, la physionomie tant aimée, la bonté inépuisable ou le dévouement de ceux qui vous manquent.

Certes, par devoir, par affection aussi, ils pensaient à votre avenir ; ils rêvaient de ce jour qui va conclure votre alliance, et, je puis bien l'affirmer, c'eût été à leur cœur une très vive jouissance de pouvoir s'y trouver. La Providence ne l'a pas permis. Acceptez en chrétiens soumis ses mystérieuses dispositions.

Mais que dis-je ? Vous le croyez fermement autant que moi : la mort n'est pas la fin de tout ici-bas ; les âmes dégagées provisoirement de la matière continuent leur vie bien réelle, encore que d'un ordre supérieur. Il me plaît donc de penser que vos chers disparus ne sont pas loin de vous en cet instant, qu'ils sont ici, témoins eux aussi de vos engagements solennels, et que du ciel ils ne cesseront par la suite de vous assister, non seulement des souvenirs qu'ils vous ont laissés pour modèles, mais encore de leurs prières et de leur protection.

Leur départ a pu vous causer des chagrins que le temps réussit mal lui-même à dissiper ; il vous en est resté, au dire de Bossuet, « ce quelque chose d'achevé que donne la douleur. » Ayant connu l'épreuve et la souffrance, vous n'en êtes que mieux préparés tous deux à la grande et belle destinée, au bonheur intime et sérieux qui va être désormais votre partage.

Entrez donc en toute assurance dans la voie nouvelle qui s'ouvre à vous et soyez heureux !

Soyez heureux ! C'est le vœu le plus ardent de tous vos parents et qu'ils se plairont à vous renouveler souvent. Sachez-le bien : vous continuerez toujours, comme par le passé, de faire l'objet de leurs préoccupations et jamais rien ne pourra les réjouir autant que votre bonheur.

Soyez heureux ! C'est également le vœu de tous ceux — et vous savez s'ils sont nombreux — qui vous sont attachés par les liens de l'amitié et de la gratitude. A cette heure, de près ou de loin, ils vous l'adressent d'un cœur très affectueusement fidèle.

Soyez heureux ! C'est mon vœu le meilleur, je n'ai pas à vous le répéter. C'est aussi celui du prêtre dont vous êtes actuellement les paroissiens et qui — pour obtenir sa réalisation — va célébrer la Sainte Messe à vos intentions et appeler sur vous l'abondance des bénédictions divines. Ainsi soit il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXXXIV

LES POSSÉDÉS

L'Evangile signale fréquemment des cas de libération, par Notre-Seigneur, d'hommes possédés par le démon. La critique rationaliste s'en indigne, car elle a le double tort de n'admettre ni l'existence des démons, pourtant aussi certaine que celle de Dieu, ni leur influence sur les hommes, ce qui est cependant un fait absolument historique.

I

Il faut reconnaître que, dans nos régions pénétrées de christianisme depuis bientôt vingt siècles et comme imprégnées de grâces continuelles, les cas de possession démoniaque sont plus rares que dans les contrées païennes, où le témoignage des missionnaires est unanime à proclamer que ce phénomène se produit souvent et sous les formes les plus étranges, parce que, là bas, le règne de Jésus n'est pas aussi fermement établi que chez nous et que, par conséquent, le pouvoir des esprits mauvais y est moins contrebattu.

Admettons aussi qu'il faut soigneusement distinguer les symptômes de la possession diabolique de certains phénomènes, épileptiques ou autres, attribuables à des maladies généralement d'ordre nerveux. L'Eglise a, pour établir cette discrimination, des règles extrêmement sages et prudentes qui permettent à ceux de ses théologiens qu'elle spécialise dans la question, de déterminer, à coup sûr pourrait on dire, quelles sont les personnes possédées par une force préternaturelle et de les distinguer des simples hystériques.

Ces précisions données, le principe de la possession est absolument indiscutable. Dieu, en effet, a laissé aux anges révoltés une certaine influence sur les mortels. Elle se traduit maintes fois par la tentation, dont le diable se sert pour détourner les âmes de leur fin et les entraîner dans sa ruine. Elle se traduit encore par une emprise sur les corps, dont le démon arrive à se rendre plus ou moins complètement maître.

Il y a pourtant une différence essentielle entre ces deux modes d'action infernale. Le pécheur qui obéit aux suggestions de Satan, se sépare de Dieu, se constitue son ennemi et, par suite, perd ses droits au ciel en se rendant digne des éternels châtiments. Le possédé, au contraire, peut parfaitement rester en état de grâce, car il ne perd pas la liberté essentielle de son âme; son corps seul est soustrait à la domination de sa volonté propre, pour agir sous la contrainte du démon.

Il s'ensuit que ce malheureux aura beau prononcer des blasphèmes ou se livrer à des actes intrinsèquement criminels, ce ne sera pas lui qui pourra être rendu responsable de ces manifestations dont il n'est pas l'auteur libre, mais seulement l'instrument et la victime. Il s'ensuit encore qu'il vaut infiniment mieux, aux regards du Seigneur, être un possédé frénétique qu'un homme apparemment calme, mais en état de péché mortel : le premier, en effet, peut conserver l'amitié du Très-Haut, avec toutes ses conséquences admirables, tandis que l'autre est réprouvé par le Seigneur et soumis à la menace de l'enfer, tant qu'il n'aura pas obtenu son pardon. Telle n'est pas, néanmoins, l'opinion du vulgaire, qui commet l'erreur de ne juger que sur des apparences, se soucie peu des culpabilités cachées et éprouve un sentiment de répulsion pour les malheureux dont le démon s'est emparé visiblement.

Il faut bien avouer que les phénomènes par où se manifeste la possession sont, dans beaucoup de cas, effrayants. Ils sont si nombreux et si divers que l'on ne pourrait songer à les décrire ici. Tantôt ils sont d'ordre intellectuel : le possédé se mettra à parler des langues jusqu'alors ignorées de lui ou à traiter doctement de sciences qu'il n'a jamais apprises ; ou bien il révélera des secrets dont personne, pas même lui, ne pouvait avoir connaissance, tels que les pensées intimes des autres. Cela s'explique facilement si l'on réfléchit que ce n'est pas lui qui parle librement, mais que c'est le démon (dont le savoir dépasse le nôtre dans tous les domaines) qui s'exprime par sa bouche.

D'autres fois, les manifestations de l'emprise démoniaque seront d'ordre physique, tels qu'un accroissement prodigieux de force musculaire, des convulsions horribles, la possibilité de jeûner bien au-delà des limites normales. C'est alors qu'il faut être très prudent pour ne pas confondre ces faits avec de simples symptômes naturels, relevant de la pathologie et de la psycho-physiologie; c'est alors encore que le diagnostic du théologien sera utilement secondé par celui d'un médecin.

Si, après un sérieux examen, on reconnaît que les crises proviennent de causes naturelles, on laissera à la médecine le soin d'y remédier, en se contentant de prier pour la guérison du malade, de la même façon que pour tous les autres. Si, au contraire, il est avéré qu'on se trouve en présence d'un cas vraiment démoniaque, les remèdes seront impuissants et l'Eglise, pour soulager le malheureux, aura recours aux jeûnes, à la Sainte Eucharistie, aux mortifications, à ces impressionnantes formules d'exorcisme qu'elle a inscrites dans son Rituel, et qui ne doivent être officiellement employées que par des ecclésiastiques prudemment choisis par les autorités religieuses pour exercer ce redoutable ministère.

II

Au temps de Notre-Seigneur, il y avait beaucoup de démoniaques en Palestine. Il est logique que Lucifer ait redoublé de rage au moment où le Christ venait lui arracher son empire. Il est logique aussi que Notre-Seigneur se soit attaché plus spécialement à délivrer les victimes qui se trouvaient d'une façon plus sensible sous le joug de son odieux adversaire.

Il ne négligea pas ce soin. Ainsi, un jour, on lui conduisit un homme auquel l'inlassable ennemi du genre humain avait enlevé l'usage de la vue et de la parole. Le Messie le guérit immédiatement. C'est à cette occasion que les scribes, déroutés par l'évidence du miracle, lancèrent contre Jésus l'accusation insensée de chasser le diable par l'autorité de Béelzébuth et qu'ils s'attirèrent cette réplique, dont l'actualité demeure intacte de nos jours : « Tout royaume divisé contre lui-même périra. »

L'enfer troublé essaya les plus insidieuses manœuvres. Un jour, tandis que Jésus parlait dans une synagogue de Capharnaüm, un homme agité par un esprit impur se mit à s'écrier : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Jésus de Nazareth ? Etes-vous venu pour nous perdre ? Je sais qui vous êtes : le Saint de Dieu. »

Il était clair, d'après ces paroles mêmes et d'après l'état du malheureux, qu'il ne disait pas cela comme une pensée personnelle, mais sous l'impulsion diabolique. Aussi ce ne fut pas à lui que le Sauveur répondit, mais bien aux puissances mauvaises qui se manifestaient par son intermédiaire. Le Christ leur ordonna, d'une façon aussi brève qu'impérieuse, d'abord de se taire, puis de sortir de cet individu.

Il était, en effet, essentiel que la divinité du Messie ne fût pas promulguée par les démons. Si absolue qu'en fût la réalité, cette certitude eût été ébranlée dans l'esprit des foules si elle avait été annoncée par les êtres les plus hostiles au salut des humains. On aurait été tenté de croire à je ne sais quelle connivence entre les maîtres du mal et Jésus. De là à attribuer à des procédés diaboliques ou à des sortilèges de magie les miracles dont on était témoin, il n'y avait qu'un pas, aisé à franchir. Les calomnies des scribes se seraient trouvées, au moins apparemment, justifiées. La confiance et la foi se seraient rapidement évanouies et la mission du Sauveur aurait été fort compromise. De plus, la dignité de Jésus ne pouvait que souffrir de s'entendre proclamer par les abominables créatures, irrévocablement perdues, que sont les anges condamnés. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, parant au plus pressé, imposa d'abord le silence à ceux qui ne feignaient de le glorifier que dans l'espérance de mieux le perdre.

Mais il voulut aussi saisir cette occasion de montrer publiquement combien sa puissance était supérieure à celle des esprits infernaux. Si ceux-ci avaient eu la possibilité de se glisser dans des organismes de chair, ce n'avait été qu'en vertu d'une mystérieuse tolérance de Dieu qui pouvait prendre fin à tout instant et qui devait d'ailleurs se terminer sans retard, pour que chacun puisse reconnaître la suprématie du Christ. C'est pourquoi, après avoir fait taire l'envoyé de Satan, Jésus lui commanda de quitter immédiatement le corps dans lequel il s'était établi.

L'esprit essaya de résister. Il secoua avec violence sa pauvre victime, qu'il faisait ainsi cruellement souffrir avant de l'abandonner. Mais il n'était pas de taille à tenir tête à la volonté souveraine de Celui qui commande aussi bien dans les gouffres de feu que dans les douceurs du Paradis. Avec une grande clameur, il dut se résigner à s'enfuir, avouant ainsi la honte de sa défaite.

L'assistance était plongée dans une stupéfaction profonde. Elle se demandait quel était cet homme surnaturel qui s'imposait si nettement à des puissances jusqu'alors d'autant plus redoutées qu'on les croyait absolument invincibles Elle commençait à deviner la vigueur sainte d'une nouvelle doctrine qui s'affirmait par de si formidables exemples.

Tandis que la renommée de l'événement se répandait, dans la ville d'abord, puis dans la Galilée entière, Jésus avait quitté la synagogue et s'était rendu, avec ses disciples, dans la maison de la belle-mère de Simon, qu'il s'agissait de guérir d'une fièvre violente. Après avoir accompli ce nouveau miracle de miséricorde, et comme le soleil déclinait, le Christ voulut se retirer de l'hospitalière demeure. Mais la cité entière était massée devant la porte. Quand le Seigneur parut, on lui présenta un grand nombre de malades et aussi tous les possédés que l'on avait été chercher en hâte, afin d'obtenir leur délivrance.

Jésus guérit beaucoup des uns et des autres. Mais, fidèle à sa ligne si sage de conduite, il défendit énergiquement aux démons de dire qu'ils le connaissaient et qu'ils savaient qu'il était réellement le Dieu sauveur, désiré par toutes les nations.

III

Une autre fois, Jésus se trouvait dans la province de Pérée, en un pays qui est désigné comme celui des Géraséniens et dont l'identification a donné quelque peine aux exégètes. Ceux-ci sont arrivés à conclure qu'il ne s'agissait ni de Gadara, qui s'élevait dans le sud est, ni de Gerasa, que l'on appelle aujourd'hui Djeraseh, ni surtout de cette fabuleuse Gergesa qu'Origène doit avoir inventée pour les besoins de sa thèse. La cité en question est une petite localité, dénommée Gersa, et dont les ruines ont été découvertes il n'y a pas très longtemps.

Dans ce village un homme, possédé du démon, se livrait à de tels accès de fureur qu'il déchirait tous ses vêtements et que, incapable de supporter la société de ses compatriotes, il se réfugiait nu au milieu des sépulcres. Notons, en effet, que les cimetières communs étaient peu usités : beaucoup de Juifs préféraient avoir leur sépulture particulière au sein de leur propriété de famille, comme cela se voit encore chez certains protestants, notamment dans les Cévennes.

Le malheureux errait donc au hasard et cherchait d'ici de là quelque refuge dans les mausolées épars à travers la campagne. A plusieurs reprises, on avait essayé de le dompter ; mais il brisait les chaînes de fer qu'on lui passait autour du corps et courait par monts et par vaux, non sans se meurtrir souvent. Quand il vit le Christ,

poussé par une inspiration supérieure, il courut vers lui et l'adora. Notre-Seigneur, aussitôt, ordonna aux démons de sortir de cet homme et ceux-ci étaient si nombreux qu'ils avouèrent : « Nous sommes Légion, » tout en suppliant leur Dieu de ne pas les chasser du pays. On a pensé, et cela est fort vraisemblable, que leur séjour sur la terre leur apportait, en quelque sorte, une espèce de diversion aux tourments de l'enfer.

Dans ces parages, paissait un troupeau de porcs évalué à deux mille têtes. Il devait appartenir à l'un de ces païens si nombreux dans la région, car autrement on ne s'expliquerait pas comment un juif aurait élevé tant d'animaux qui ne lui auraient servi à peu près à rien, puisque la manducation lui en était interdite par la Loi. Les démons supplièrent le Maître de les laisser passer dans ces porcs ; et, sur son consentement, ils pénétrèrent dans le troupeau, qui, affolé, se rua immédiatement dans le lac de Génésareth, où il se noya.

Les rationalistes se sont fort apitoyés sur la destinée de ces animaux et surtout sur le préjudice subi par leur propriétaire. Il suffit pour les réfuter, de rappeler que Dieu, Maître souverain de toute créature, a le droit de les retirer à leur usufruitier terrestre et d'en disposer comme il lui plaît, sans causer la moindre injustice.

L'homme qui avait été ainsi délivré était si heureux qu'il suppliait le Christ de l'admettre à sa suite. Mais Jésus ne le permit pas, car, toujours prudent, il ne voulait pas que l'on puisse tirer de cela un argument contre lui. Il le congédia donc en lui recommandant de publier dans la Décapole la gloire du Très-Haut.

Quelque temps après, un père éploré lui amena son fils qui se trouvait en proie à d'atroces crises épileptiformes. Le Rédempteur s'était précisément éloigné pour prier dans la solitude, et les apôtres essayèrent vainement de se substituer à lui pour opérer le prodige. Aussitôt qu'il fut de retour, les disciples lui confessèrent leur insuccès et Jésus voulut bien accepter de réaliser le miracle, non sans avoir demandé au père une formelle profession de foi. Sur son ordre, l'esprit pervers quitta le corps qu'il avait dominé depuis des années, mais il le laissa tellement inerte que tout le monde le croyait mort. Le Seigneur se contenta de prendre l'enfant par la main, pour que celui-ci se relevât, délivré de ses infirmités.

Lorsque la foule se fut retirée, les familiers du Maître se permirent de lui demander simplement comment ils n'avaient pas pu réussir à chasser le démon. Jésus leur répondit qu'il s'agissait là d'une sorte d'esprits qui ne pouvait être vaincue que par le jeûne et la prière. Ils avaient donc trop compté sur leur pouvoir propre et pas assez sur l'assistance, seule efficace, de Dieu. Que cette leçon nous profite lorsque nous sommes tentés : il faut nous aider nous-mêmes, mais solliciter surtout le secours d'En-haut.

LXXXV

SAINTE MARTHE

A peu de distance de Jérusalem, on trouve un bourg que les gens de la région appellent actuellement « El-Azarieh, » c'est-à-dire « le pays de Lazare, » à cause de l'homme qui y fut ressuscité par Notre-Seigneur dans des conditions extraordinairement impressionnantes. Autrefois ce village se nommait Béthanie. Il est situé près du sommet du mont des Oliviers, sur le versant oriental, à trois ou quatre kilomètres environ de la capitale.

Dans son état présent, il n'offre rien de particulièrement curieux au regard du touriste : c'est une simple agglomération, à flanc de coteau, de ces maisonnettes cubiques, à toit plat et de couleur blanchâtre, comme on en rencontre dans la plus grande partie de l'Orient. Ajoutez à cela quelques ruines, fort dégradées, aux bords de la bourgade, au centre une petite église dont le clocher s'élève à peine au-dessus des habitations voisines, et dans la campagne environnante des oliveraies qui teintent de taches foncées la maigre terre de champs peu féconds.

Il faut d'ailleurs se garder de confondre cette petite cité avec une autre Béthanie, assise, celle-là, sur la rive gauche du Jourdain et près de laquelle S. Jean-Baptiste s'était installé pour procéder à ses baptêmes de pénitence, annonciateurs des sacrements divins.

I

Au moment où Notre-Seigneur évangélisait la Terre Sainte, la première de ces deux Béthanie était habitée par une famille très considérable, qui possédait une grosse fortune territoriale et qui était composée de trois personnes : un frère, Lazare, et ses deux sœurs, Marthe et Marie. De ce que leurs parents ne sont pas mentionnés dans le récit de l'Ecriture, on peut conclure qu'ils étaient déjà morts, et de ce que les deux sœurs habitaient avec leur frère on peut conjecturer qu'aucun des trois n'était marié. En effet, il était alors de règle que les femmes quittent leur maison natale pour aller résider chez leur époux ; et d'autre part, si Lazare avait amené une femme au logis héréditaire, il eût été bien difficile à ses sœurs d'y rester.

Ces braves gens vivaient donc paisiblement et confortablement, ainsi que des propriétaires à qui ne manquent ni les champs, ni les vignes, ni les troupeaux de brebis, de chameaux et de bœufs, ni les coffres remplis de pièces d'or, ni une multitude d'esclaves empressés à les servir. Mais le Seigneur, qui ne leur avait pas ménagé les biens de la terre, les avait destinés à recevoir un don infiniment plus précieux encore : il voulait en faire non seulement des chrétiens, des élus, mais aussi des amis personnels du Rédempteur.

Les textes sacrés ne disent pas explicitement en quelles circonstances Notre-Seigneur entra en re-

lations avec ceux qui devaient jouer un certain rôle dans son existence terrestre. Peut-être l'épisode que nous raconterons tout à l'heure, et où Marthe et Marie se dépeignirent sous des couleurs toutes différentes, fut-il la première rencontre du Christ avec ces âmes fidèles? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une amitié très vive unissait Jésus à Lazare, Marthe et Marie, comme nous aurons l'occasion de le démontrer à plusieurs reprises.

On objectera peut-être que cette assertion est invraisemblable, parce que le Messie était originaire de la Galilée et rayonnait surtout dans les alentours de Capharnaüm, qui se trouvait fort loin de Jérusalem et de sa banlieue. Mais la difficulté tombe d'elle-même pour peu qu'on veuille se souvenir que Notre-Seigneur se déplaçait souvent, qu'il s'était rendu maintes fois au Temple et que, par conséquent, à chacun de ses passages à Jérusalem, il s'était trouvé à proximité de Béthanie où il avait même pu faire des séjours. De plus, il est certain que les évangélistes n'ont pas relaté tous les déplacements de Jésus, pas plus qu'ils n'ont rapporté tous ses miracles, au témoignage de S. Jean lui-même, car leur but n'était pas d'écrire une biographie, mais d'exposer une doctrine. Il n'y aurait donc rien d'impossible que Notre-Seigneur soit venu dans la demeure de ses amis, et même plusieurs fois, sans que le fait ait été consigné dans les Livres saints.

Cette demeure devait être une de ces somptueuses villas, un peu dans le genre de celles que les riches romains se piquaient de posséder aux environs de leur capitale, et que leurs successeurs d'aujourd'hui continuent à bâtir dans les Monts Albains. En plus de la résidence particulière des maîtres, elle comportait sans doute de vastes dépendances, soit à l'usage des serviteurs, soit pour l'entretien du domaine au centre duquel elle était placée.

L'importance de ces maisons de campagne était d'ailleurs, jadis, bien plus considérable que de nos jours, car, à côté des gens qui n'y séjournaient que pendant la période des chaleurs estivales, il y en avait d'autres qui y résidaient l'année entière, afin de surveiller par eux-mêmes leurs exploitations, et qui entendaient ne pas se contenter d'une installation de fortune. Ces renseignements succincts permettront de se faire une idée approximative du cadre dans lequel sainte Marthe eut l'honneur d'accueillir Jésus.

II

Car il est écrit, au chap. x de S. Luc, qu'au cours d'un de ses voyages le Seigneur pénétra dans un bourg et qu' « une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. »

Jusque là, il n'y a rien que de très banal. Il existait bien, dans l'Orient antique, des auberges payantes, comme le prouve, entre autres choses, la parabole du bon Samaritain. Mais elles ne se rencontraient que dans les grandes villes et, dans les nombreuses cités qui en étaient dépourvues, les voyageurs n'avaient d'autre ressource que de demander un gîte aux habitants de l'endroit.

L'hospitalité, du reste, était un grand honneur et celui qui y eût manqué se serait cru déshonoré aux yeux de ses concitoyens. Dans les grandes maisons surtout, rien n'était plus fréquent que de recueillir des hôtes, soit pour une nuit, soit même pour plusieurs jours. Mais quand il s'agissait d'inconnus, les maîtres, après les avoir accueillis avec tout le cérémonial habituel, les confiaient à des intendants libres ou plus souvent esclaves, qui étaient chargés de veiller à ce que rien ne leur manquât. Il ne pouvait en aller de même lorsqu'on avait à recevoir un personnage considérable, et surtout un ami, comme dans le cas qui nous intéresse. Les membres de la famille tenaient alors à s'empresser eux-mêmes autour du visiteur, qui était toujours considéré comme envoyé par Dieu.

Lorsque Notre-Seigneur pénétra dans la villa de Béthanie, Lazare était absent. On ne peut en douter, car il n'est fait nulle mention de lui, alors que les règles de l'étiquette et plus encore les sentiments de l'affection et du respect auraient dû le faire se précipiter au devant de Jésus. C'était donc à Marthe, en sa qualité d'aînée, de remplir les fonctions de maîtresse de maison, et elle s'y activa de son mieux. Il fallait que la réception soit digne, non seulement de la situation sociale de la famille, mais encore plus de l'Hôte divin qu'elle avait l'honneur d'abriter sous son toit. On se l'imagine aisément, courant d'un côté et de l'autre, alertant valets et servantes pour faire préparer un repas substantiel, bouleversant les grands coffres de cèdre pour y chercher le linge le plus fin.

Le Christ, lui, que les questions matérielles ne préoccupaient nullement, s'était, pendant ce temps, retiré dans une pièce avec Marie, la cadette, chargée de lui tenir compagnie. Leur conversation ne pouvait à aucun point de vue ressembler aux bavardages vulgaires des salons. Tout entier à sa tâche céleste, il parlait des choses de l'au-delà, et son interlocutrice l'écoutait dans une sorte d'extase. Elle était douée d'un sens surnaturel qui la portait aux méditations religieuses et lui faisait goûter vivement les questions de l'éternité.

L'entretien se prolongea longtemps, si longtemps même que la bonne Marthe ne put se retenir d'en concevoir quelque impatience. Elle fit irruption devant le Seigneur et sa fervente élève, et, avec une familiarité qui montre le degré de leur affection, elle s'adressa directement au Maître : « Vous n'avez aucun souci, lui dit-elle, de ce que ma sœur me laisse servir seule ? »

La phrase peut paraître audacieuse, car elle renfermait un reproche, léger mais très net, à l'égard du Sauveur. Marthe indiquait implicitement que Jésus aurait dû être le premier à s'apercevoir de son affairement et à congédier Marie pour que celle-ci puisse la seconder dans les soins